

Sara Mychkiné

La plaie de l'aube

extrait

blast

23h13

— *première ligne*
de fuite

Qu'y-a-t-il sous la corne du pied

les Erinyes descendues
pour mettre feu
à la langue

Sous le cri
de mon ventre

Tanit prenant racines
de mes entrailles
pour étrangler
les lianes du couchant

Quelle fin
mordre sur
la pupille

Quel chant fendue
sur
nos peaux de
fièvre

Que l'obsidienne s'arrache
à la paupière

rugisse à saccades
de larmes
d'étain

J'ai la chute de
l'horizon
effilochée
sur la dentelle
des ombres

J'ai cousu la
ligne du temps

à points
ardents

et marteaux
ferreux de
poussière

les crocs en plaque
sur le front

l'odeur barbare

sifflement âcre
qui prend le
son et ramène
aux archives de
la poussière

Le pas
cendré

à courir sur des haches
de crépuscules

Je porte

le regard rougi
des guérillas

Des tresses-fleuves de sang
aux parois
de tendresse

La diagonale des
gouffres

et du soleil
délié

La mort
bat son
plein

et sur
l'échine
ça court

Fièvre

Fièvre Fièvre

Fièvre

Le front
assoiffé
par murmures
veineux

la douceur
gâtée par des
chants
de vertèbres
à sucre

la pupille striée
par l'écho
du fouet

Fièvre

le poing
se fraie
à routes

osseuses
et incendiaires

Ça caillasse
dans les souterrains
f' anchés
de la poitrine

J'entends des collines de fin de monde

habibi

J'entends les larmes du soleil

Et derrière le
ressac des montagnes

nos humanités jetées sur
le béton

leurs carcasses rocheuses

Et ces printemps
qui ont noirci

comme les
roses des sables

les pétales pointant vers
d'autres mondes

faits à
l'anti-matière

le temps s'est déchainé avant que les
étoiles ne reprennent haleine

ton odeur
brille
comme un effluve
 de la montée
des eaux

le silence prend feu

 sur des haillons battus par les
murailles de la cornée

les fleurs
des entrailles

fumées éclatantes
au son roux

je t'aime
comme le réel
court à sa
perte

avec toute
la violence
de la déraison

l'éternité fauchée
entre des doigts
inertes

habibi

la nuit marche sur le
soleil

mes fleuves
se répandent
sur une étoile
Nue

suis un moignon de goudron

l'armature à la lèvre
noire

la jambe gueulant

sur la dernière
grève

les fêlures du souffle
pété

bélier aux portes
de l'oreille

et les murmures ourlets
à chemisiers
d'amour

habibi

je poussière sur le
creux des rues

tulle de rage
au corps

je cavale à
genoux
de terres

et vies
volées

sur un pays-à-vide

corne de nuit
fichée
dans la poitrine

j'appelle les mères
leurs sœurs
mes filles

et ça bande
jusque
dans le sang

toute
la fièvre

de l'oubli

Je me recueille sur les cendres
des combattantes
inconnues

les visages
de l'oubli

les nœuds de
la colère

les mèches de
cheveux
coupés

les révolutions
tues

Les fleuves ne dorment pas

J'arrache
la couture
de l'horizon

Des bouts de monde

tremblotent

patchwork d'hiver

sous la Méditerranée

De ma terre à ma
terre

tous les gris de
l'azur

tous les cris
de mes sœurs

la rage rivée
à la paupière

Les cités ont des larmes

Je —

Les fleuves ne
dorment
Pas